

CONFÉRENCES POPULAIRES
FAITES A L'ASILE IMPÉRIAL DE VINCENNES
SOUS LE PATRONAGE
DE S. M. L'IMPÉRATRICE

LES
HÉROS DU TRAVAIL

PAR
CAMILLE FLAMMARION
Astronome,
Professeur à l'Association polytechnique.

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^o
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, n^o 77

Prix : 25 centimes

LES
HÉROS DU TRAVAIL

IMPRIMERIE L. TOINON ET C^o, A SAINT-GERMAIN.

CONFÉRENCES POPULAIRES
FAITES A L'ASILE IMPÉRIAL DE VINGENNES
SOUS LE PATRONAGE
DE S. M. L'IMPERATRICE

LES
HÉROS DU TRAVAIL

PAR

CAMILLE FLAMMARION

Astronome,

Professeur à l'Association polytechnique

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^o

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77

—
1867

Droits de propriété et de traduction réservés.

LES
HÉROS DU TRAVAIL

MESSIEURS,

Il y a dans le monde deux sortes de gloires. L'une, plus éclatante, est acquise aux hommes ambitieux qui se placèrent à la tête des nations, et, entraînant au loin des armées de combattants, surent répandre le sang de leurs frères, conquérir des provinces étrangères, et établir leur puissance et leur nom sur une base redoutable : sur la raison du plus fort. L'autre gloire, plus modeste, appartient aux bienfaiteurs de l'humanité qui travaillèrent, non pour leur intérêt personnel, mais pour accroître la somme de nos connaissances, élever l'esprit humain et l'affranchir. C'est de cet ordre d'hommes que je désire vous entretenir aujourd'hui.

I

La gratitude et l'admiration que m'inspire la plus difficile et la plus vaste des sciences m'engage, Messieurs, à ouvrir notre panorama par les figures vénérables des grands astronomes à qui nous devons la connaissance de l'univers. Vous aurez lieu de reconnaître avec moi que si la science est arrivée de nos jours à d'admirables résultats, c'est au prix de bien des veilles, de bien des labeurs, de bien des souffrances. Ici aussi c'est un champ de bataille. Il y a des morts et des blessés ; mais c'est pour la conquête de la vérité et non pour l'utopie, le caprice ou l'ambition.

Au premier rang des fondateurs de l'astronomie moderne se placent Copernic et Galilée qui, à un siècle d'intervalle, réta-

blirent sur une base inébranlable le véritable système du monde.

Copernic, né en 1472, mort en 1543, était fils d'un boulanger polonais. C'est de cet humble rang qu'il s'éleva jusqu'au faite de la sphère intellectuelle. Il perdit son père à l'âge de dix ans, et, à dix-sept ans, commença ses études pour la profession de médecin. Mais tout en étudiant la médecine, il prit goût à lire les livres d'astronomie du temps, et bientôt se sentit porté avec ardeur vers cette science. A l'âge de vingt-six ans, il se rendit à Rome, où il eut pour professeur d'astronomie le célèbre Regiomontanus; mais bientôt celui-ci fut assassiné par les fils d'un auteur dont il avait trop vivement critiqué les ouvrages. Avant d'atteindre sa trentième année, il revint en Pologne et obtint un canonicat. Dans ce temps-là la position de chanoine était fort ambitionnée : elle donnait une vie tranquille et indépendante, encadrée de rentes non dédaignées. Copernic en remplit les devoirs, donna gratuitement ses soins aux malades pauvres, et se livra à l'astronomie, plus assidu cependant à son observatoire qu'aux cérémonies du chapitre.

C'est vers cette époque, à l'âge de trente ans, qu'il arrêta ses idées sur le système du monde et commença la composition de son fameux ouvrage sur *les révolutions des orbes célestes*.

Cet ouvrage était en opposition formelle avec toutes les idées régnantes et l'enseignement universel. Aussi était-il difficile, pour ne pas dire impossible de le publier. Jusqu'alors, à part l'ancienne école des Pythagoriciens, on avait cru la terre au centre du monde, et l'homme, le principe et la fin de la création tout entière. Depuis quinze siècles, toutes les idées, toutes les croyances étaient fondées sur cet ordre de choses. Copernic en renversant la terre de sa base séculaire touchait à l'édifice sacré. On conçoit l'opposition que devait susciter une pareille révolution. Il en a toujours été et il en sera toujours ainsi des vérités nouvelles.

Copernic n'osa donc pas publier son livre. Il attendit *trente ans!* et pendant ces trente années il revit sans cesse son œuvre et en discuta la valeur. Quel exemple, Messieurs, pour nos écrivains du jour qui pensent à peine le matin à l'article qu'ils vont imprimer le soir.

Et encore, au bout de ces trente années, le grand astronome ne se décida-t-il que sur les prières de ses amis et de ses disciples. On dit quelquefois sous forme de plaisanterie, qu'il vaut mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints; Copernic dédia son livre au pape lui-même. Sa dédicace est pleine de dignité. « Si quelques hommes légers et ignorants voulaient, dit-il, abuser contre moi de quelques passages de l'Écriture, dont ils détournent le sens, je méprise leurs attaques téméraires; les vérités mathématiques ne doivent être jugées que par des mathématiciens. »

Le rénovateur ne connut pas les conséquences de sa publication. Le jour même où il reçut le premier exemplaire, ses mains défaillantes ne purent le soutenir et les ombres de la mort s'étendirent sur ses yeux. Bientôt après le tribunal de l'Index condamna formellement la croyance au mouvement de la terre et tous les livres qui l'affirmaient. Le nom de Copernic sonna mal aux oreilles délicates. Galilée, venant à la fin du même siècle, vit qu'il lui était réservé de boire le calice jusqu'à la lie.

Je ne veux pas entreprendre ici de raconter la vie de cet homme illustre qui restera éternellement la gloire de son siècle. Cette existence est trop vaste et trop complexe pour qu'il soit possible d'en donner une juste idée en l'effleurant. Il faudrait pouvoir lui consacrer une conférence entière. Mais puis-je saluer les héros du travail et de la pensée sans abaisser mon front devant cette digne et noble figure? Puis-je oublier de vous affirmer, Messieurs, que le procès et la condamnation de Galilée ont été dissimulés pour justifier un tribunal que nous aimons plutôt à oublier qu'à examiner, et que la vérité, c'est que l'astronome fut persécuté non pas, pour ses idées religieuses, mais simplement pour sa croyance au mouvement de la terre? Nous avons aujourd'hui les pièces du procès entre les mains. L'histoire ne se laisse pas masquer; elle a versé des larmes, et ces larmes sont d'airain; elles ne seront jamais effacées.

Représentez-vous, Messieurs, cet astronome vénérable, ce vieillard de soixante-dix ans, lui à qui l'on devait l'invention ou le

perfectionnement du pendule, du thermomètre, du télescope et du microscope, lui qui avait passé ses jours et ses nuits à étudier le système du monde, qui avait découvert les faits les plus caractéristiques et les plus importants de l'astronomie, lui enfin qui avait fait pour la connaissance de la création plus que tous les anciens ensemble, obligé par les disciples de ces anciens, de venir, au milieu de l'hiver et des épidémies, se constituer prisonnier à Rome et rétracter les vérités auxquelles il avait consacré sa vie entière, parce que ces vérités étaient, disait-on alors, des hérésies.

Il s'entendit traiter d'hérétique et de fourbe, vit son livre jeté dans la voirie des œuvres méprisables, fut condamné à la réclusion perpétuelle et reçut pour pénitence de réciter pendant trois ans, une fois par semaine, les *sept psaumes pénitenciaux* ! etc.

Vous souvenez-vous, Messieurs, de la formule d'abjuration que l'illustre septuagénaire fut forcé de prononcer à genoux devant ses juges ? En voici un fragment :

« Moi, Galiléo Galilei, à mon âge de

soixante-dix ans, constitué personnellement en jugement et agenouillé devant vous, éminentissimes et révérendissimes seigneurs cardinaux, inquisiteurs généraux, — etc., je passe les titres; — j'abjure, maudis et déteste d'un cœur sincère et d'une foi non feinte, les susdites erreurs et hérésies (mouvement de la terre et stabilité du soleil); je jure qu'à l'avenir je ne dirai ni n'affirmerai jamais plus de vive voix ou par écrit de pareilles choses; et si je viens à connaître quelque hérétique ou quelqu'un qui soit suspect d'hérésie, je le dénoncerai à ce saint office.... »

Quelle dut être la douleur morale de ce vieillard! Nos sentiments de dignité se révoltent devant ce tableau. Oublions, Messieurs, oublions cette page qu'il faudrait pouvoir arracher du livre du progrès. Ceci se passait le 22 juin 1633. Quoi qu'on en ait dit, une immense douleur enveloppa dès lors le vieillard aveugle, condamné à l'isolement. Il mit neuf ans à mourir, et s'éteignit tout à fait, le 8 janvier 1642, l'année même de la naissance de Newton.

Aujourd'hui, nous pouvons affirmer sans

craintes que la terre tourne, et ajouter avec Pascal que lors même que tous les hommes prétendraient qu'elle ne tourne pas, ils ne l'empêcheraient pas, et ne s'empêcheraient pas de tourner avec elle.

En même temps que Galilée, Kepler cherchait, par des découvertes d'un autre ordre, à prouver la réalité de la nouvelle théorie. Il est, lui aussi, l'un des héros de la persévérance. Son père, ruiné par une faillite, s'était fait cabaretier, et lui-même fut d'abord garçon de cabaret. Ses aptitudes pour l'astronomie se réveillèrent bientôt. Il commença les études pour le sacerdoce, mais s'arrêta en chemin et préféra les mathématiques. Il fit des almanachs, et comme le calendrier grégorien n'était pas encore adopté en Styrie, il le proposa. Mais les protestants répondirent qu'ils aimaient mieux être en désaccord avec le soleil que d'accord avec le pape. Kepler faisait de cela, avec raison, une question purement scientifique. Est-ce qu'aujourd'hui, les Russes, qui s'obstinent à rester en retard de douze jours sur les autres peuples, seraient encore de l'avis des Danois ?

Kepler était protestant. A l'avènement de Ferdinand, très-fervent catholique, il fut exilé, ruiné et privé de ses moyens d'existence. Il était marié à une jeune femme qui lui avait apporté une modeste aisance. Ils souffrirent ensemble de la pauvreté jusqu'au moment où Tycho-Brahé s'adjoignit Kepler à son observatoire de Prague.

Dès ce moment, et surtout à partir de la mort de Tycho, il s'adonna exclusivement à l'étude passionnée de l'astronomie. Depuis trente-cinq ans, Tycho tenait un registre exact et minutieux des états du ciel. Kepler se mit à chercher sous ces observations quelles sont les lois qui régissent les mouvements célestes ; persuadé qu'il se cachait là un ordre éternel immuable, il chercha cet ordre pendant neuf années, avec la volonté patiente qui triomphe de tous les obstacles. Le cercle avait toujours été regardé comme la figure parfaite par excellence : les astres devaient donc se mouvoir en cercle. Tel était le préjugé de Kepler comme de tous les géomètres. Longtemps il essaya de faire passer un cercle par les points de l'orbite de Mars observés par son prédécesseur, long-

temps il chercha à plier les observations à la théorie; mais tous ses efforts furent vains. La planète Mars, les planètes en général ne suivaient pas un cercle. Que de calculs stériles! Que d'essais infructueux! C'est alors que la patience vient se marier au génie. L'astronome persévérant recommence tous ses interminables calculs. La solution fut celle à laquelle il s'attendait le moins : les planètes suivent des ellipses dont le soleil occupe un foyer.

Kepler ne s'arrêta pas, et trouva ses deux autres lois, triade harmonieuse, sur laquelle Newton développa la grande loi de l'attraction universelle.

Cependant l'homme à qui nous devons la connaissance des mouvements célestes, fut presque perpétuellement tourmenté, soit par des embarras de fortune, soit par des peines intérieures. Il ne touchait pas ses appointements, il était obligé de faire des almanachs et des horoscopes pour nourrir sa famille. Hélas, Messieurs, il y a eu depuis Kepler, et il y a encore aujourd'hui bien des savants qui sont obligés de s'adonner, pour vivre, à des travaux étrangers à leurs études, et aux-

quels on a tort de jeter la pierre. Un jour notre astronome apprit que sa vieille mère, âgée de soixante-dix ans, venait d'être jetée en prison pour crime de sorcellerie ; elle devait être brûlée vive. Son grand crime était, disait-on, de ne pas regarder les gens en face et de ne jamais pleurer ; l'usage était d'arracher par la torture, aux victimes, des aveux qui les condamnaient. Kepler accourut, mais ne put sauver sa mère qu'après une lutte de cinq années. Pour cela, il avait dû renoncer à sa profession. Une misère croissante l'enveloppait, lorsqu'une dernière affliction tomba encore sur lui. Il avait perdu sa femme si tendrement aimée ; il perdit sa jeune fille de dix-sept ans. Or, telle était l'énergie de cet homme illustre, que c'est à ces années de deuil que nous devons l'un des plus beaux ouvrages qu'ait enfantés le génie : le livre des *Harmonies du monde*. C'est dans le silence éternel, c'est dans l'infini des cieux que l'astronome plongeait son âme inquiète, et c'est en écoutant le chœur mystérieux des sphères qu'il oublia les douleurs de la terre.

Rien n'est plus beau que l'élévation de

cette âme vers le Dieu éternel et inconnu qui gouverne l'immensité des mondes. « Bienheureux, s'écrie-t-elle, bienheureux celui qui étudie les cieux : il apprend à faire moins d'état de ce que le monde admire le plus; les œuvres de Dieu sont pour lui au-dessus de tout, et leur étude lui fournira la joie la plus pure... Depuis huit mois j'ai vu le premier rayon de lumière; depuis trois mois j'ai vu le jour; enfin, depuis peu de jours, j'ai vu le soleil et la plus admirable contemplation. Je me livre à mon enthousiasme... Cieux, chantez ses louanges! Soleil, lune et planètes, glorifiez-le dans votre ineffable louange! Harmonies célestes, louez-le! Ce que nous ignorons est renfermé en lui, aussi bien que dans notre vaine science. »

Et je remarque que l'astronome ne manque d'aucune reconnaissance : gloire aussi à mon vieux maître Mæstlin, s'écrie-t-il.

Et en terminant cette belle vie, je remarque encore quelque chose de plus grand que le génie : la vertu. Lorsque, maître des découvertes célestes, il lui, fallait descendre des hauteurs de sa pensée, jusqu'aux vul-

gaires exigences de la vie matérielle, il ne jeta point à la face des hommes son talent méconnu, mais accepta au contraire, sans murmurer, les travaux qui nourrissaient sa famille.

La modestie est la compagne habituelle de la haute valeur. Ceux qui savent quelque chose voient avec un sentiment d'humilité, combien de choses restent à savoir, et leurs graves préoccupations les empêchent de songer à briller par la parure extérieure. De cette vérité, Newton, le plus illustre d'entre les mortels, est le plus salutaire exemple.

Il trouva le calcul différentiel, il trouva les lois de la lumière, il trouva la gravitation universelle : ce sont à peu près là les trois plus grandes découvertes scientifiques. Cependant, Newton détestait si fort le bruit de la renommée, qu'il ne les publia pas. On les lui arracha en quelque sorte, petit à petit, et aujourd'hui il nous est impossible de savoir à quelle date elles eurent lieu.

Un jour qu'il rêvait dans son jardin, il vit une pomme tomber. La lune, dit-on, était

déjà haute sur l'horizon et planait dans le ciel pur. Newton généralisa ce fait banal de la chute d'un fruit et se demanda pourquoi la lune ne tombait pas. Il assimila la pesanteur qui attire une pomme vers le centre de la terre, à celle qui doit attirer la lune, et pensa que la lune était dans la condition d'un boulet de canon, lancé horizontalement à quatre-vingt-seize mille lieues de hauteur, et qu'en vertu de la force centrifuge elle ne tombait pas. C'est en 1665, il y a deux cents ans, que se passa ce fait, sous un pommier que l'on montre encore à Woolstrop. Il se livra à des études ardues, dont les mathématiciens seuls peuvent concevoir les difficultés, et ce n'est que vingt ans après, en 1685, qu'il écrivit son immortel livre des *Principes*.

Dans ces études transcendantes, il atteignit cette sorte d'extase lumineuse, que seules peuvent donner les confidences du génie avec la nature ; les choses de la terre disparurent pour lui ; les semaines, les jours, les heures n'existaient plus.

Si une anecdote ne déplaisait pas à la gravité de mon auditoire, je pourrais lui rap-

peler, entre autres faits curieux de la vie abstraite de Newton, qu'un jour on le surprit occupé à faire cuire un œuf à la coque, mais tenant l'œuf dans sa main, et ayant placé sa montre dans l'eau chaude. Un autre jour, un de ses amis vint déjeuner avec lui, mais après une heure d'attente, s'impatienta et déjeuna seul. Newton avait oublié son repas, et quand il vint pour le prendre, s'apercevant que la meilleure partie du poulet avait disparu, il remonta à son étude avec la conviction qu'il avait déjeuné.

Lorsqu'Isaac Newton vint au monde, il était si frêle, que l'on ne supposait pas qu'il pût vivre, et que deux femmes, envoyées à la ville chercher des médicaments, ne se pressèrent pas de rentrer, croyant le trouver mort. Il en fut ainsi de Descartes et de Voltaire.

C'est par le seul exercice de leurs facultés, que les hommes éminents parviennent à cette réputation de science, que toutes les richesses du monde ne pourraient payer. Laplace, le Newton français, était fils d'un pauvre paysan de Beaumont-en-Auge près

de Honfleur. D'Alembert était un enfant trouvé, ramassé au milieu d'une nuit glacée, sur l'escalier de l'église Saint-Jean-le-Rond, à Paris, et élevé par la femme d'un vitrier. Diderot était fils d'un coutelier de Langres. Le géomètre Lagrange fut contraint de travailler après la ruine de son père, et disait que s'il avait été riche, il ne serait jamais devenu mathématicien. Le philosophe Gassendi était fils d'un pauvre paysan des Basses-Alpes. Francklin, le type du grand caractère, de l'homme d'État intègre, du savant modeste et du profond moraliste, commença par être apprenti imprimeur. Le laborieux chimiste Vauquelin naquit dans l'une des plus humbles chaumières d'un petit village du Calvados. Il travailla longtemps à Rouen, à entretenir les fourneaux d'un apothicaire. Puis il chercha mieux à Paris, mais tomba malade à l'hôpital. Cependant il était laborieux et persévérant, et c'est par ces qualités, que sous la République, il fut attaché à l'École de pharmacie, devint plus tard membre de l'Institut, professeur au collège de France, à l'École polytechnique, et fut l'un des pères de la chimie moderne. Il garda

toujours sa bonté et sa simplicité de manières. Le grand chimiste Davy, emporté dès son jeune âge vers les expériences chimiques, fit ses premières armes avec des casseroles de cuisine et des fioles de pharmacie de son maître. Faraday, étant ouvrier relieur, fut surpris par Davy, lisant un article d'électricité, reçut une carte pour assister aux cours, et devint, par la concentration de son esprit, le premier des physiciens contemporains.

Cuvier, observateur attentif dès son enfance, copia des gravures de Buffon, se mit à étudier l'histoire naturelle, y trouva chaque jour de nouvelles jouissances effaçant ses peines et devint le premier des géologues.

Notre Arago, aussi grand par son caractère que par son savoir, s'éleva par son seul travail à l'une des positions les plus éminentes de la science française.

Ceux qui ont connu les longues veilles et mangé le pain dur, bravent mieux les difficultés de la vie, disait un ancien ministre à l'une des séances de notre Association. Que l'on soit sorti d'une école savante ou d'un

atelier, ce qui fait le rang, c'est l'activité, la modération, le bon sens, l'esprit de conduite et l'honnêteté; commencez bas, avec ces qualités vous vous élèverez; commencez haut, si elles vous manquent, la chute n'en sera que plus profonde.

Vous l'avez déjà deviné, Messieurs, ce ne sont pas les exemples qui me manquent pour démontrer ces vérités fécondes; je suis, au contraire, embarrassé par le choix de tant de richesses. Parmi les savants je citerai encore les chirurgiens Ambroise Paré, Jenner, Dupuytren; le premier fit sa réputation en cherchant à remplacer par un procédé moins cruel la méthode de cautériser les blessures au fer rouge et de les panser à l'huile bouillante. Jenner eut des peines infinies à faire adopter la vaccine, que l'on avait déclarée diabolique; Dupuytren arriva en sabots à Paris, sans soutien et sans fortune, vivant de pain et d'eau. Toutes les branches de l'activité humaine montrent la carrière ouverte au talent. Christophe Colomb était fils d'un cardeur de laines; Daguerre était peintre de décors; le pape Sixte-Quint fut berger; Adrien VI, canotier,

étudiait ses leçons à la lumière des réverbères. Shakespeare était fils d'un boucher ; Molière d'un tapissier ; Beaumarchais d'un horloger ; J.-J. Rousseau était lui-même graveur en horlogerie avant de copier de la musique à dix sous la page. Voltaire : « cet Arouet est le fils d'un notaire qui le fut de mon père et qui fut aussi le mien, » disait le pédant duc de Saint-Simon.

Avouerai-je, en passant, Messieurs, que c'est à ces hommes indistinctement que nous devons l'avènement du tiers État et la proclamation des droits de l'homme ? Oui, ces grands esprits qui sortirent les premiers des rangs populaires pour dominer par leur intelligence la noblesse la plus fière, nous ouvrirent la marche, à nous et à tous ceux qui travaillent des labeurs intellectuels. Sans eux, le plus grand génie issu de la nature ne pourrait aujourd'hui verser la lumière sur l'humanité, et peut-être ceux qui brillent légitimement à l'Institut, ceux qui scrutent les profondeurs de la nuit étoilée, seraient-ils occupés à battre encore les fossés de quelque château pour empêcher les grenouilles de coasser pen-

dant le sommeil de sa sérénissime seigneurie !

Nous trouvons encore dans la vie de William Herschel un exemple bien remarquable de patience et de persévérance. Qu'il vous suffise de savoir qu'étant organiste d'Halifax, après avoir été musicien dans un régiment, il se prit de passion pour l'astronomie (l'astronomie et la musique ont entre elles de secrets rapports). Herschel voulut acheter un télescope, mais le prix en était si exorbitant, qu'il résolut d'en construire un lui-même. C'était là une entreprise d'une extrême difficulté. Mais le travail vient à bout de tout. Dix ans ne s'étaient pas écoulés, que le télescope inventé par Herschel était le plus puissant du monde, et qu'il découvrait par son aide la planète Uranus.

Sans doute, il y a des exceptions ; sans doute il apparaît de temps à autre dans l'humanité des hommes privilégiés par le sort, qui, quoique nés dans une condition modeste, s'élèvent rapidement à une haute réputation dans les sciences et dans la philosophie. On a vu des jeunes intelligences douées

d'aptitudes spéciales arriver dès l'âge de l'adolescence à une autorité singulière, enviée par des vieillards. Mais il me semble qu'ici même, le travail, s'il est plus facile, ne doit pas être exempt de ces existences; il me semble qu'au contraire, leur réussite dépend principalement de leur ardeur, de leur besoin d'étudier, de leur avide curiosité de tout connaître; et que s'ils paraissent n'éprouver aucune fatigue ni aucun obstacle, c'est qu'ils ont pris l'habitude de travailler et de marcher, sans s'inquiéter des cris de ceux qui ne marchent pas.

Arrêtons-nous un instant, Messieurs, devant la contemplation de ces grandes figures, qui placent le travail et l'énergie à côté du génie lui-même. Tout à l'heure nous assisterons rapidement à la carrière également laborieuse des hommes qui furent grands dans les arts et l'industrie. Francklin disait que ceux qui prétendent qu'on peut réussir en quelque chose sans travail et sans peine, sont des empoisonneurs. Il disait vrai. Nous pouvons même ajouter que le travail est une condition du bonheur, et que, « être occupé, c'est être heureux. » N'avez-vous pas éprouvé

que l'accomplissement d'une œuvre importante est toujours suivi d'un profond sentiment de satisfaction? L'éducation que nous nous donnons nous-mêmes est plus utile et plus féconde que celle que nous avons reçue dans les écoles. Par notre travail personnel, nous gagnons en indépendance, en force et en puissance; nos facultés se développent et notre énergie s'accroît. Nous allons constater, Messieurs, dans notre dernière partie, qu'il n'est pas de livres, pas de maîtres, qui puissent remplacer en nous l'effort actif, personnel, spontané.

II

J'effleurerai seulement, Messieurs, la vie des grands artistes, pour arriver plus rapidement aux fondateurs d'industrie, dont les travaux furent à la fois plus pénibles et plus utiles. Cependant puis-je ne pas vous dire que les plus éminents artistes ont dû se frayer un passage à travers les difficultés de l'obscurité et quelquefois de la misère. Il n'est pas un coup de pinceau, de burin ou de ciseau, pas une note de composition musicale, qui ne soit le produit d'une étude constante.

Les peintres ne sont pas nés avec la connaissance pratique que seul donne le travail. On n'hérite pas du talent comme d'une rente. Claude Lorrain était pâtissier, Carache aide-maçon, Salvator Rosa affilié à des bandits, Giotto berger, Canova tailleur de pierres. Michel-Ange était un travailleur infatigable, vivait souvent de pain et du vin,

et se relevait pendant la nuit, sculptant éclairé par une chandelle qu'il fixait à son bonnet de papier. Le Titien, le Dominiquin retouchaient sans cesse leurs œuvres, de même que Buffon écrivit onze fois les *Époques de la nature*. Saisi d'une noble émulation à la vue d'un tableau de Raphaël, le Corrège s'écria : Et moi aussi je serai peintre. On connaît la valeur de ses tableaux, sa Nativité, sa Descente de croix, son Antiope. Pour conserver son saint Jérôme, la ville de Parme offrit un million à Napoléon I^{er}. Jacques Callot, voulant visiter Rome, s'engagea tout jeune et sans ressources dans une troupe de bohémiens, et au surplus continua la même vie, même à Nancy, son pays. Benvenuto Cellini mena une vie plus vagabonde et plus extraordinaire encore, et à travers des événements de toute nature, animé d'une avidité toute dévorante, il sculpta, sculpta sans cesse, fabriquant ses outils lui-même, dessinant ses modèles, étant à la fois orfèvre, peintre, graveur, ingénieur, fondeur, maçon. Nicolas Poussin, pauvre et malade, travailla énergiquement à s'instruire. Ary Scheffer se sacrifia à l'art. Sa

mère tenait à son éducation artistique et vint à Paris avec sa jeune famille. Qu'elles sont touchantes les lettres qu'elle lui écrit. « Si tu pouvais me voir, lui dit-elle, embrassant ton portrait, le quittant pour le reprendre encore, et les larmes aux yeux t'appeler mon cher cœur ! mon fils chéri ! tu sentirais combien il m'en coûte de prendre quelquefois un ton de sévérité. » Le noble exemple de force et de dévouement de sa mère fut pour Ary l'inspiration de toute sa vie. On connaît son saint Augustin.

La musique sans doute, cet art sublime qui semble un trait-d'union entre le ciel et la terre, demande avant tout l'inspiration d'une âme poète ; mais elle est loin d'exclure le travail et l'application. Celui des compositeurs qui écrivit le plus facilement, Mozart, n'avait-il pas coutume de dire que le travail était son plus grand plaisir ? Sébastien Bach, qui notait au clair de lune, attribuait son succès à son seul travail. Haydn disait que l'art musical consiste à choisir un sujet et à le conduire jusqu'au bout. C'est au milieu de l'adversité que Hændel composa

ses plus purs chefs-d'œuvre. On disait en 1820, de Meyerbeer, que c'était un homme sans génie. Il travaillait quinze heures par jour. Ses œuvres s'appellent : *les Huguenots*, *Robert le Diable*, *le Prophète*.

Honorons maintenant, Messieurs, de notre respect le plus profond, les laborieux fondateurs d'industrie. Il est encore aujourd'hui des préjugés attachés aux professions manuelles, et aux yeux de quelques oisifs élégants, le travail matériel est une honte. Proclamons-le de suite, Messieurs, c'est là une erreur que le progrès effacera. Ce n'est pas la profession qui honore ou déshonore l'homme, c'est l'homme qui honore ou déshonore la profession.

Sans parler des grands hommes qui gagnèrent ainsi leur vie, des sages Thalès, Solon, Platon, du philosophe Spinoza, qui s'était fait polisseur de verre, de Jacob Bœhme, le père du mysticisme allemand, qui avait un état peu mystique (il était cordonnier); du botaniste Linnée, des poètes Shakespeare et Milton, etc., nous entrerons de suite en relation avec les inventeurs et les manufacturiers : Bernard Palissy, Jacquard,

Philippe de Girard, Richard Lenoir, Papin, Fulton et d'autres.

Bernard Palissy, pauvre peintre sur verre, allant de place en place le sac sur le dos, prit un jour la résolution de trouver l'art d'émailler la poterie. Dans son ignorance c'était là une idée folle.

Il fit d'abord des conjectures et des expériences, et perdit bientôt le peu qu'il avait.

Pendant des mois, pendant des années il recommença ses expériences, faisait quelque économie, achetait des pots, les mettait en pièces, les enduisait d'une couche par lui préparée, les soumettait à la chaleur des feux les plus ardents, et retombait dans la misère.

Après plusieurs années d'inutiles tentatives, il se mit à se faire maçon et à bâtir de ses mains un four à verre ; huit mois s'écoulèrent dans ce travail, au milieu des plaintes de sa femme, des cris de ses enfants, de l'ironie des voisins qui le traitaient de fou. Il avait ramassé une énorme provision de bois et préparé une quantité de pots cassés. A la fin il alluma le feu et veilla... un jour, puis la nuit..., un second jour et une seconde

nuit... Il veillait, solitaire, alimentant le feu, examinant si l'émail fondait... Un troisième jour et une troisième nuit se passèrent. L'émail ne fondait pas. Entre la vie et la mort, le pauvre travailleur regardait, jetant dans son feu sa provision de bois... Après six jours et six nuits, la provision fut épuisée, et l'émail ne fondit pas.

Qu'ajouterai-je, Messieurs? Seize années s'écoulèrent dans ces alternatives d'espérance et de désespoir, et le jour où l'émail fondit, l'ouvrier devenu squelette venait de jeter dans son fourneau ses meubles, sa table, ses chaises, son lit et son plancher. Il ne lui restait plus que des dettes et la ruine absolue; il se pencha, prit un morceau d'émail, et en se relevant, Mazeppa du travail, il était le premier émailleur de France, le locataire des Tuileries, le fournisseur de Sa Majesté.

Il ne jouit pas paisiblement de sa fortune; trop indépendant en matière de religion, il fut plusieurs fois condamné, et n'évita le bûcher que pour mourir à la Bastille à l'âge de quatre-vingts ans.

Rapprochons-nous de notre époque.

La vie de Jacquard, de l'inventeur persé-

cuté, représente, Messieurs, la question tout entière des machines. Je ne veux pas reprendre la biographie que l'honorable M. Baudrillart a si éloquemment tracée ici même, mais je ne puis passer sous silence cette vie exemplaire. Avant la Révolution chaque corporation avait ses privilèges, et l'invention d'un individu isolé ne pouvait se faire jour. Aujourd'hui, il n'y a plus de privilèges, et le perfectionnement apporté à un travail quelconque peut profiter à la société entière. Vous connaissez le métier inventé par Jacquard. Avant lui, dans le tissage de la soie, on était obligé de tirer à la main les groupes de fil de la chaîne, qui doivent être tantôt abaissés, tantôt élevés au moment où l'ouvrier lance la navette et fait passer la trame. Sur une chaîne qui compte 3 ou 4,000 fils parallèles, il n'est pas rare que le nombre de groupes soit de 3 à 400. L'inventeur remplaçait par un système d'aiguilles et de crochets ce travail fatigant et onéreux. Cette invention fut accueillie par un mécontentement général.

Les ouvriers de Lyon sont en rumeur et accusent leur compagnon de perfidie. Ils

l'insultent, ils veulent le jeter dans le Rhône: ils s'imaginent que le métier de Jacquard retire le pain de leurs familles et les condamne à la misère. C'est là, Messieurs, qu'était la grande erreur. C'est là qu'elle subsiste encore.

Non, les machines ne nuisent pas au travail de l'ouvrier. Elles l'élèvent sans cesse, au contraire, en faisant de l'homme *le directeur intelligent de moteurs matériels*; c'est là l'une des missions éminentes du progrès. Le jour viendra où les mains de l'homme ne cultiveront plus la terre, ne pétriront plus le pain, ne tailleront plus les blocs de pierre, ne forgeront plus le fer; où le corps humain ne sera plus exposé aux extrêmes du chaud et du froid, où le front ne se courbera plus vers le sol, et où tous les labeurs matériels seront accomplis par des instruments sous la direction de la pensée. Un tel progrès n'abaissera pas le niveau intellectuel de l'humanité.

Sans doute, au moment même où un mécanisme supprime des centaines de bras, il y a souffrance passagère; mais c'est là une crise contre laquelle l'économie politique a des re-

mèdes. Et d'abord, une machine nouvellement inventée ne peut se multiplier immédiatement. Les ouvriers de la partie ont tout le temps nécessaire, les uns, pour apprendre l'emploi du nouveau mécanisme, les autres, pour se livrer à une industrie collatérale. Bientôt les machines créent l'abondance et le bon marché. Si l'homme n'avait pas l'aide des mécanismes, nous ne pourrions ni nous nourrir, ni nous loger, ni nous vêtir.

On objecte encore aujourd'hui, que l'industrie mécanique diminue la main-d'œuvre. Mais, Messieurs, la mécanique, c'est tout ce qui vient en aide aux forces naturelles de l'homme et contribue à la production; elle diminue les efforts humains, centuple les résultats, divise le travail et l'échange, épargne le temps et augmente le bien-être. Le bon marché arrive vite et tout le monde y gagne. Songez à quel prix étaient, il y a seulement quelques siècles, la soie, le coton, le linge, les ameublements, les voyages, etc. Lorsqu'on appliqua la vapeur à la filature du coton, les tisserands crurent mourir de faim. Eh bien ! il y a cent ans, ces ouvriers étaient au nombre de 10,000 en

Angleterre, gagnant 1 franc par jour; aujourd'hui, ils sont 200,000 gagnant 3 fr. 50 cent. par jour. La quantité de cotons exportés annuellement par l'Angleterre, ferait trente-cinq fois le tour de la terre.

La Grande-Bretagne nourrit aujourd'hui de houille, 83 millions de chevaux forgés qui, sans se fatiguer, et sans vieillir, exécutent annuellement le travail de 400,000 millions d'hommes.

Lorsque les chemins de fer furent créés, le personnel des diligences se crut mort. Or, une seule ligne de chemin de fer emploie beaucoup plus d'hommes que toutes les anciennes voitures ensemble, et il y a autant de chevaux en marche que jamais. Les maîtres de poste ont certainement souffert; mais l'administration nouvelle aurait pu leur venir en aide. Ce n'est pas ici le lieu de juger la question. Reconnaissons quels immenses résultats sont issus des chemins de fer et des bateaux à vapeur. La terre est devenue un seul pays dont les produits les plus éloignés s'échangent facilement, les frais de transport sont amoindris et le temps est décuplé.

Lorsque Gutemberg donna à la civilisation

son organe le plus universel, les copistes se virent condamnés à la misère. Ils se firent imprimeurs. Comparez - leur aujourd'hui le nombre des hommes occupés par notre époque, ironiquement qualifiée de siècle de papier, écrivains, imprimeurs, libraires, dessinateurs, graveurs, relieurs, fabricants. Et au-dessus de cette considération, songez quels bienfaits nous devons à l'imprimerie pour la diffusion des connaissances humaines?

N'écoutons pas ces âmes timorées qui redoutent le progrès. On n'est pas corrompu parce qu'on voyage en chemin de fer ou parce qu'on fait faire son portrait photographié, et notre siècle n'est pas malade parce qu'il marche vite.

J'ai dit, Messieurs, que Jacquard avait été persécuté. Mais le jour vint où la grandeur de sa découverte fut appréciée et où sa tête fut couronnée de lauriers. Il est peut-être intéressant d'ajouter que nous devons cette grande révolution des métiers au dévouement de son fils. Sous la Terreur, Lyon fut condamné à être détruit. En 1793, la guillotine fut installée sur la place des Terreaux et

le feu mis aux édifices. Un jour on enchaîna plus de deux cents citoyens pour y être frappés de mort par les canons chargés à mitraille. Au milieu des gémissements des victimes mutilées, le fils de Jacquard se procura deux feuilles de route et chercha son père qui, le lendemain, devait subir le même sort. Ils partirent pour l'armée du Rhin. A peine arrivés, ce fils dévoué fut emporté par un boulet.

Au Conservatoire, Jacquard put admirer et étudier le moulin à organiser du célèbre Vaucanson. Quelle invention plus ingénieuse que le joueur de flûte imaginé par ce constructeur d'automates ! quel admirable mécanisme que ce jeu d'airs variés, que ce mouvement animé d'une statue ! Un autre automate jouait aux échecs, un autre du tambourin ; mais il n'en est peut-être pas de plus merveilleux que ses oiseaux aquatiques qui nageaient, barbotaient, buvaient et mangeaient.

Un matin du mois de mai 1810 le père de Philippe de Girard lut dans le *Moniteur*, un décret impérial promettant un million à celui qui inventerait une machine propre

à filer le lin. — Philippe, voilà qui te regarde, dit-il à son fils. Celui-ci se mit à l'œuvre, et le 18 juillet de la même année il prenait son premier brevet.

La guerre avec l'Angleterre ayant arrêté le commerce du lin, cette invention était d'une importance digne du prix proposé.

En 1815, Girard fut invité par l'empereur d'Autriche à fonder une filature à Vienne ; c'est ainsi qu'il porta à l'étranger l'invention refusée par son pays. Plus tard, il passa dix ans au service de la Russie. Malgré l'importance des positions qu'il occupa, il fut toujours pauvre, comme la plupart des inventeurs qui ne cessent de remplacer une invention par une autre. L'unité de pensée et la direction d'esprit manquèrent à Philippe de Girard.

Cette direction persévérante et énergique ne manqua pas à Riquetti de Bonrepos (qui ne se reposa guère), l'ingénieur audacieux et sagace à qui l'on doit la construction du grand canal du Languedoc. Réunir la Méditerranée à l'Atlantique était une idée singulière et téméraire pour un simple receveur de gabelles ; cependant c'est à lui, à sa déci-

sion, à sa volonté, que Colbert et Louis XIV obéirent.

Pierre Riquetti, de la famille de Mirabeau, consacra sa vie à cette idée, visita les terrains où sa perspicacité lui dictait de faire passer le canal, leva des plans, examina les difficultés de l'entreprise, provenant de la différence de niveau des deux mers et de la nature impraticable du sol, écrivit à Colbert, se rendit à Paris, renouvela longtemps ses instances écrites ou parlées, s'adressa aux États-Généraux qui le refusèrent, usa d'activité et de ruse, arriva à faire adopter son projet, dirigea lui-même ses douze mille travailleurs, les paya tantôt en vendant ses biens, tantôt en faisant des dettes, tantôt avec les secours du Trésor royal et tantôt avec ceux des États du Languedoc, organisa la construction avec une activité surprenante, et mourut six mois avant la fin des travaux avec 2,000,000 de dettes.

Au moment d'inaugurer le boulevard construit sur le canal Saint-Martin, à Paris, Napoléon III disait : « Ce boulevard à qui l'on donnait le nom de la Reine-Hortense, portera celui de Richard-Lenoir, qui, de sim-

3.

ple ouvrier du faubourg Saint-Antoine, devint un des premiers manufacturiers de France. » Nous pensons sincèrement appliquer ces paroles à François Richard, qui introduisit en France la manufacture du coton. Simple paysan du Calvados, il manifesta des goûts précoces pour le commerce, sauva un jour son père d'un ruisseau dans lequel l'ivrognerie l'avait laissé choir, se rendit à Paris où il servit comme garçon du café de la Victoire, rue Saint-Denis, fit quelques opérations commerciales, et conçut le projet d'établir en France la fabrication du coton. Dans une pièce d'étoffe vendue 80 francs, il remarqua un jour qu'il n'entraît que pour 12 francs de coton. Pour un esprit commerçant, c'était là un indice plein d'éloquence. Il s'associa à Lenoir, et put bientôt occuper de ses machines tout un vaste couvent. Le ministère, il est vrai, donna l'ordre de mettre Richard à la porte, mais Napoléon lui-même fut frappé de l'admirable organisation qui régnait dans les ateliers, et lui donna au contraire un second couvent. Lorsque en 1814 les alliés menacèrent Paris, Richard se mit à la tête de ses légions pour le défendre ;

mais la capitulation le ruina en supprimant les droits sur les cotons. Il se retira dès lors dans l'obscurité, entouré de l'estime générale, gloire que mille vicissitudes ne pouvaient lui enlever.

De quelque côté que nous jetions les regards, nous reconnaissons des phalanges de travailleurs occupées chacune en ce qui la concerne à perfectionner la vie de la société humaine, à accrottre le bien-être individuel et général. Parmi ces travailleurs, les uns nous sont connus par quelque action d'éclat qui brille au-dessus de la tête des générations. Mais combien en est-il qui vécurent pauvres et ignorés dans leurs rudes labeurs, qui travaillaient par conviction, et dont le nom reste à jamais inconnu? La plupart des grandes inventions descendent non d'un seul esprit, mais d'une série d'essais successifs. Il ne suffit pas d'inventer en théorie, il faut encore réaliser l'invention; or le premier point précède généralement le second de plusieurs siècles. La machine à vapeur, par exemple, a seulement reçu dans notre siècle son application étendue; mais il y a deux mille ans qu'on a pensé à utiliser son

principe. La navigation aérienne est en projet depuis plusieurs siècles, pour ne pas dire davantage; cependant il est probable qu'elle ne sera pas encore réalisée de notre temps. Elle le sera un jour.

Si la locomotive est sortie tout armée du cerveau du xix^e siècle, c'est après avoir été lentement conçue et élaborée par les siècles antérieurs. Cent ans avant Jésus-Christ, Héron d'Alexandrie inventa une machine mue par la force de la vapeur d'eau et en donna la description. Au xvi^e siècle, J.-B. della Porta, Branca et Salomon de Caus furent tourmentés par la même idée et cherchèrent à la mettre en pratique. Au xvii^e siècle, le marquis de Worcester, prisonnier à la Tour de Londres, construisit une machine à vapeur à haute pression qui servit de pompe sur la Tamise. A la fin du même siècle, Savery inventa la première machine à condensation. En 1687, Denis Papin, de Blois, exilé comme tant d'autres savants par la révocation de l'édit de Nantes, proposa à la Société royale d'Angleterre l'emploi de la vapeur comme force motrice. Bientôt, il chercha à appliquer la même force au mouvement des

navires à roues, et après *quinze* années d'application soutenue, réussit à construire un modèle. Malheureusement ce modèle fut détruit par les bateliers. Il supplia la Société royale de lui avancer des fonds pour construire en grand sa machine « à mouvoir des vaisseaux » ; mais la Société ne le put ou ne le voulut, et l'exilé rendit le dernier soupir au milieu des tristesses causées par l'impossibilité à laquelle il se voyait condamné. Vers le milieu du siècle dernier, l'industriel James Watt, en réparant un petit modèle de la machine à vapeur de Newcomen, se sentit entraîné par un énergique désir de construire lui-même des appareils. Mais, c'est ici que l'on reconnaît combien il est difficile aux inventions d'être rapidement réalisées, l'art mécanique était encore si peu avancé qu'on ne pouvait même pas établir un cylindre uniforme. Pendant dix ans, Watt, gagnant à peine de quoi vivre, poursuivit ses combinaisons et ses essais, et parvint enfin à introduire dans la pratique l'usage de la machine à condensation. Au point de vue de la navigation à vapeur, nous voyons successivement à l'œuvre Jonathan Hull en

1736, Cugnot en 1769, le comte d'Auxiron et Perrier en 1775, le marquis de Jouffroy en 1780, l'abbé d'Arnauld en 1781, Miller en 1789, inventeurs qui furent l'un après l'autre honnis et tournés en ridicule par de graves et honnêtes bourgeois.

Écoutons maintenant Fulton racontant l'accueil fait par l'Amérique à ses travaux, déjà méconnus et repoussés en France. « Il n'y avait dans le public, dit-il, que deux manières de considérer mon entreprise : avec indifférence ou avec mépris ; on la regardait comme l'œuvre d'un visionnaire. Je pouvais m'appliquer dans toute leur étendue les lamentations du poète : « Voulez-vous apprendre aux hommes à aborder la terre difficile de la liberté, tout le monde a peur, » personne ne vous aide ; à peine si quelques-uns peuvent vous comprendre. » Comme j'avais tous les jours l'occasion de parcourir le chantier où mon bateau était en construction, ajoute-t-il, je prenais assez souvent le plaisir de m'approcher, sans me faire connaître, des groupes d'étrangers oisifs, et j'écoutais. La règle générale était de parler de mon invention avec mépris, d'en plaisan-

ter ou de la tourner en ridicule. Que de longs éclats de rire à mes dépens ! on ne parlait que de la folie de Fulton. Jamais je n'entendais la moindre remarque qui pût m'encourager.»

Et lorsque le bateau fut construit et essayé, comme il marchait d'abord difficilement, les murmures de mécontentement éclatèrent. Puis, remarque plus tristement curieuse encore, lorsque sa marche fut telle qu'elle était annoncée par l'inventeur, le doute subsista : on se demandait s'il marcherait une seconde fois.

Au surplus, Messieurs, vous vous souvenez vous-mêmes des préjugés qui discréditèrent l'innovation des chemins de fer ; et encore aujourd'hui, il y a dans nos départements des personnes qui n'oseraient pas affronter ces dragons impétueux. Les locomotives devaient tout incendier, tout mettre à mort. En 1831, ne prétendait-on pas qu'ils étaient irréalisables en France, que les roues tourneraient sur place, qu'il y avait des montagnes et des vallées, que le fer était cher, qu'on ne construirait pas 16 kilomètres par an. Aujourd'hui nous avons en France 12,000 kilomètres de chemin de fer, et il y

en a dix fois plus dans le monde entier, dont ils feraient trois fois le tour; le capital engagé est de 6 milliards en France et de 30 milliards en totalité; les roues ne tournent pas sur place, et il n'y a plus ni montagnes ni précipices.

Quelle inertie s'opposerait désormais à la marche du progrès? C'est un char impétueux qui écrase sous ses roues les imprudents qui tentent de l'arrêter. Qu'y a-t-il de plus beau que de voir le génie de l'homme tenant le globe dans sa main et le modelant à son gré? Cette prise de possession de la patrie terrestre n'appelle-t-elle pas l'union fraternelle des peuples et ne renverse-t-elle pas les barrières du vieil âge? L'antiquité n'a point salué le triomphe du travail et n'espérait point un progrès tel que le nôtre. Quel étonnement illuminerait le visage de nos pères, s'ils ressuscitaient à la surface de l'Europe! Il y a quelques siècles à peine Colomb était traité de fou lorsqu'au delà des mers inconnues, il cherchait un nouveau monde. Partout rebuté, il eut à combattre la misère, les railleries, le mépris, les accusations perfides des docteurs qui lui opposaient le texte des

livres saints. Aujourd'hui l'abîme des océans s'est effacé lui-même devant la volonté éclairée; les deux mondes s'entretiennent à voix basse : la distance qui les sépare est moins grande que celle qui s'étend de vous à moi! Et quel serait notre étonnement à nous-mêmes s'il nous était donné de revenir dans un siècle sur la terre et d'assister aux progrès futurs de l'humanité. Ne nous croyons pas à la limite de ces progrès : nous ne sommes encore que des enfants. Bien des découvertes se font pressentir et sont loin d'être réalisées. L'humanité n'est pas même arrivée à son âge d'adolescence. Je n'en veux pour preuve que l'opposition faite encore aujourd'hui par un grand nombre à la liberté des œuvres intellectuelles; je n'en veux pour preuve surtout que le fléau terrible et abominable de la guerre, qui trouve encore des partisans. Non, elle n'est pas même arrivée à l'âge de raison l'espèce qui s'entre-détruit légalement. Pourquoi faut-il que dans un siècle où toutes les œuvres de la pensée semblaient concourir à une paix universelle, l'hydre glacée de la destruction relève encore sa tête, et siffle, en se jouant, des menaces effrayantes!

Unissons-nous du même esprit, Messieurs, en terminant ce panégyrique des hommes courageux, auxquels nous devons de marcher en avant, vers le perfectionnement auquel nous aspirons tous. Nous n'avons pu faire comparaître toutes nos gloires et nous avons salué seulement les plus exemplaires, au point de vue du principe de ce discours : l'éducation de soi-même par la volonté et le courage. Ce sont là, Messieurs, les héros du travail que notre cœur autant que notre esprit peut suivre sur l'aride sentier du progrès. Nous aimons à inscrire ces noms glorieux sur les étendards de l'armée intellectuelle; ils sont pour nous autant de sujets d'émulation et de bon exemple. S'il ne nous est pas donné d'imiter leur génie, imitons du moins leur conduite. Nous avons chacun notre rôle; celui-là plus éclatant, celui-ci plus modeste; mais l'un et l'autre utiles dans l'ensemble. Peu importent l'éclat et la renommée; l'esprit généreux n'aspire pas au tourbillon de fumée d'une gloire passagère. Il ne donne même pas un trop avide désir à l'immortalité de son nom : la grande, l'unique ambition est de servir en quelque chose

au progrès de notre temps et à la gloire de l'avenir ; il n'y a de durable que les vérités fécondes et les œuvres utiles que nous laissons après nous. Rendons-nous dignes de servir ainsi la grande cause de l'humanité ; lorsque notre front fatigué de pensées s'inclinera sous le poids de la vieillesse ; lorsque nos yeux, portes closes de notre âme, se couvriront du dernier voile ; lorsque notre parole éteinte ne portera plus à nos frères les palpitations de notre pensée, et lorsque notre corps affaibli s'endormira du dernier sommeil ; le plus beau témoignage que l'on pourra rendre de notre séjour sur la terre sera encore ces simples paroles :

« Il a passé en faisant le bien. »

FIN.

Imprimerie L. Toison, à Saint-Germain.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^o

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77, A PARIS

BIBLIOTHÈQUE A 25 CENTIMES LE VOLUME

ET A 35 CENT. POUR LES OUVRAGES SOUMIS AU TIMBRE

Format petit in-18

| | |
|--|------|
| AUCOC : <i>Notions sur l'histoire des voies de communication.</i> 1 volume..... | » 25 |
| BAUDRILLART (de l'Institut : <i>Vie de Jacquart.</i> 1 volume ... | » 25 |
| — <i>Luxe et travail.</i> 1 volume..... | » 35 |
| — <i>L'Argent et ses critiques.</i> 1 volume..... | » |
| — <i>La Propriété.</i> 1 volume..... | » |
| — <i>Les Bibliothèques et les Cours populaires.</i> 1 volume..... | » 25 |
| BÉRARD (Paul) : <i>Economie domestique de l'Éclairage.</i> 1 vol. | » 25 |
| LOMBEROU SE (Ch. de) : <i>Les grands ingénieurs.</i> 1 volume.. | » 25 |
| — <i>La Femme dans la Famille.</i> 1 volume | » 25 |
| DAUBREE (de l'Institut : <i>La Chaleur intérieure du globe</i> 1 vo | » 25 |
| — <i>La Mer et les Continents.</i> 1 vol..... | » 25 |
| DUVAL (Jules) : <i>Des Sociétés coopératives de production.</i> 1 vo. | » 35 |
| — <i>Des Sociétés coopératives de consommation.</i> 1 volume | » 35 |
| EGGER (E.), de l'Institut : <i>Le Papier dans l'antiquité et dans</i> <i>les temps modernes.</i> 1 volume..... | » 25 |
| — <i>Un Menage d'autrefois.</i> 1 volume..... | » 25 |
| FRANCK (A.), de l'Institut : <i>De la Famille.</i> 1 volume..... | » 25 |
| GUEBARD (A.) : <i>De la Lumière électrique.</i> 1 volume..... | » 25 |
| LAPOMME RAYE (de) : <i>Les Sociétés de secours mutuels.</i> 1 vol.... | » 35 |
| LAVOLLEE : <i>L'Exposition universelle de 1867.</i> 1 vol..... | » 25 |
| LECLERT (Emile) : <i>La Force, la Vapeur, et l'Alliance.</i> 1 volume. | » 25 |
| LEVASSEUR : <i>La Prévoyance et l'épargne.</i> 1 vol..... | » 35 |
| — <i>De Rôle de l'intelligence dans la production.</i> 1 volume | » 35 |
| MENU DE SAINT-MESMIN : <i>L'Ouvrier autrichien et aujourd'hui.</i> 1 volume..... | » 25 |
| PAYEN (de l'Institut) : <i>L'Éclairage au gaz.</i> 1 volume..... | » 25 |
| PERDONNET : <i>Les Chemins de fer.</i> 1 volume | » 5 |
| — <i>Utilité de l'instruction pour le peuple.</i> 1 vol..... | » 25 |
| QUATREFAGNES (de), de l'Institut : <i>Le Fer au soir.</i> 1 vol..... | » 25 |
| — <i>Histoire d'Homme.</i> I. Unité de l'espèce. 1 vol..... | » 25 |
| REBOUL DENEYROL : <i>Aperçu historique sur l'Asie et les Con-</i> <i>férences.</i> 1 volume..... | » |
| RIANT (A.) : <i>Le Travail et la Santé.</i> 1 volume..... | » |
| ROUCHÉ (Léon) : <i>Le Système du Monde et le Calendrier.</i> 1 v | » |
| SIMONIN : <i>Le Mineur de Californie.</i> 1 volume..... | » |
| — <i>Les Cites ouvrières de Mineurs.</i> 1 vol..... | » |
| — <i>Les Grands Ouvriers.</i> 1 volume..... | » |
| WADDINGTON (Ch.) : <i>Des Erreurs et des Préjugés popular</i> 1 volume..... | » |
| WOLOWSKI de l'Institut) : <i>Notions générales d'Economie po</i> <i>itique.</i> 1 volume..... | » |
| — <i>De la Monnaie.</i> 1 volume..... | » |
| WORMS : <i>Quelques considérations sur le Mariage.</i> 1 vol.... | » |

Ces volumes sont la reproduction de conférences faites à l'Asile
imperial de Vincennes, sous le patronage de S. M. l'Empereur.

Imprimerie L. Loison et Cie, à Saint-Germain.